

Fragments d'historiographie du communisme

A l'occasion du soixantième anniversaire de la prise du pouvoir par les bolchéviks, le journal parisien *J'informe* a présenté un bref questionnaire à Boris Souvarine, lequel s'abstient de toute interview, sachant ce qu'en vaut l'aune. Pour des raisons de mise en page, le questionnaire abrégé et les réponses écourtées ont paru le 10 novembre. On reproduit ci-après les questions publiées en rétablissant le texte complet des réponses, tout en augmentant celles-ci de quelques notes complémentaires.

Q. — Dans quelle circonstance avez-vous rencontré pour la première fois Lénine, Trotski, Staline ?

B.S. — Ma première rencontre avec Lénine, fin 1916, fut pour ainsi dire épistolaire. J'avais publié dans le *Populaire* hebdomadaire (n° 31, du 27 novembre 1916) un petit article intitulé « A nos amis qui sont en Suisse ». J'y critiquais amicalement les socialistes suisses et autres, Lénine étant mentionné deux fois incidemment, qui n'iaient le devoir de défense nationale et préconisaient la scission des partis socialistes. Cet article fut reproduit par le *Populaire du Centre*, de Limoges, et tomba sous les yeux de Lénine, lequel me répondit par une « Lettre ouverte à Boris Souvarine », de quatorze pages, transmise par Vorovski et reçue au début de 1917.

Les idées de Lénine sur la guerre étaient alors méconnues en France comme ailleurs. Les très rares militants intéressés les prenaient pour du pacifisme à la Tolstoï. On ignorait le « défaitisme » de Lénine et ses vues sur la « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile ». J'ai tenté en vain de publier sa « lettre ouverte » : la censure s'y opposait. J'ai renouvelé ma tentative dans la *Vérité*, après le coup de force d'octobre 1917 : cette fois, la censure n'en laissa passer que des fragments, caviardant le reste. Je n'ai pu la reproduire *in extenso* qu'en 1931 dans la *Critique sociale*, puis en 1970 dans *Est et Ouest*. Elle a paru en brochure aux éditions *Spartacus*.

Mes relations personnelles avec Lénine ont commencé en 1921, quand la délégation française au 3^e Congrès de l'Internationale communiste s'est rendue à Moscou. Elles ont toujours été excellentes. Lénine se comportait en camarade simple, modeste, cordial, attentif aux propos de son interlocuteur. Rien de commun avec les parvenus qui lui ont succédé. Après sa mort, tous les militants communistes de la première heure, sauf quelques corrompus et domestiqués, ont été exclus et couverts d'outrages : j'étais du nombre.

Trotski était à Paris pendant la guerre de 1914, jusqu'en 1916 ; il fut expulsé vers la fin de cette année. Je l'ai connu dans les petites réunions qui se tenaient rue de la Grange

aux Belles, aux bureaux de la Fédération syndicale des métaux, sous l'égide d'Alphonse Merrheim, secrétaire de ladite Fédération, et où se publiait *l'Union des Métaux*, notre premier journal d'opposition au chauvinisme dit « jusqu'aboutiste ». Je l'ai revu à Moscou, bien entendu, en 1921, et l'ai beaucoup fréquenté jusqu'à mon retour en France au début de 1925. Nos relations se rompirent en 1929, à la suite de divergences de vues inconciliables.

J'ai connu Staline à Kislovodsk, au Caucase, où tous les principaux dirigeants communistes prenaient leurs vacances vers la fin de l'été 1923. Staline faisait une cure à Essentouki, non loin de là. Il avait une « draine » et venait presque chaque jour passer la journée avec nous (je logeais dans la villa occupée par Boukharine, Zinoviev, Clara Zetkin et Safarov). Staline fit son apparition pour la première fois au Comintern à notre retour à Moscou. Jusqu'alors, on ne l'avait jamais vu. Il vint avec Dzerjinski pour les préparatifs de la révolution en Allemagne, laquelle avorta comme on sait. Je ne l'ai plus revu. Par la suite, il eut plusieurs occasions de m'injurier, ce dont je m'honore.

★★

Q. — Dans quelles conditions avez-vous rédigé la motion votée au Congrès de Tours qui vit la majorité de la S.F.I.O. se transformer en parti communiste S.F.I.C. ? (Section française de l'Internationale communiste).

B.S. — J'ai écrit la motion d'adhésion à la 3^e Internationale dans ma cellule de la prison de la Santé, prison où les trois secrétaires du « Comité de la 3^e Internationale », Lorient, Monatte et moi, étions incarcérés depuis les grèves de Mai 1920. Nous logions au quartier politique, pouvions nous fréquenter dans la journée, recevoir des visites. Notre préoccupation majeure était de rester solidaires avec nos camarades syndicalistes, qui n'admettaient pas la tutelle du Parti et avaient horreur des « politiciens », entendant par là ceux qui nourrissaient des préoccupations électorales. Je chargeai Paul Louis et Amédée Dunois de rédiger le passage relatif aux relations entre le Parti et les syndicats, que j'incorporai à mon texte en unifiant le style (1).

(1) Nos camarades syndicalistes tenaient en grande estime Paul Louis, historien impartial du mouvement syndical. Amédée Dunois, ci-devant anarchiste, avait pris part, comme Monatte, au Congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907. Tous deux m'avaient paru rassurants, comme « non-politiciens », pour le groupe de la *Vie Ouvrière*.

Contrairement à ce qu'ont écrit ou écrit encore tous ceux qui ont traité ou traitent encore de ce sujet, ladite motion ne souscrit pas aux trop fameuses « 21 conditions ». La démonstration en a été faite, sans réplique possible, par Claude Harmel, dans *Est et Ouest*, n° 458. Sur deux colonnes parallèles sont reproduites, à gauche les 21 conditions, à droite la motion de Tours. Chacun peut conclure.

Ce n'est pas la seule légende ou le seul mensonge à réfuter. Le compte-rendu sténographique donne, p. 577, la liste des signataires de la motion. En tête figurent : « Pour le Comité de la 3^e Internationale, *Les Secrétaires emprisonnés* : Lorient, Boris Souvarine ». Suivent une soixantaine de noms de la même tendance. Ensuite, loin derrière, viennent : Cachin, L.O. Frossard et leurs partisans. Il n'empêche qu'avec l'impudence inouïe qui les caractérise, les dirigeants de l'actuel Parti communiste, atteints de la « syphilis stalinienne » (comme disait Trotski), désignent la motion de Tours, depuis un demi-siècle, comme « motion Marcel Cachin ». Et ces menteurs invétérés, staliniens incurables, se présentent de nos jours en tant que champions de la liberté, devant un public assez crédule pour accepter une telle imposture.

Q. — *Comment avez-vous obtenu la majorité à Tours ?*

B.S. — Nous avons obtenu la majorité à Tours en grande partie avec le vote des soldats démobilisés, parmi lesquels beaucoup de paysans puisque les ouvriers des industries de guerre et des transports, en majorité, étaient en sursis d'appel. Mais on ne peut pas parler d'un « vote paysan ».

Le Parti socialiste ne comptait pas un grand nombre d'adhérents dans les campagnes et ce sont les cadres moyens qui ont exercé une influence prépondérante, notamment les instituteurs. En outre, il y avait le *Journal du Peuple* et surtout le *Bulletin communiste*, qui touchaient les militants actifs, sans compter d'autres publications de faibles tirages, mais non négligeables en fait d'influence sur les cadres (2).

(2) Sans trop de souci chronologique, mentionnons, à part les brochures de *la Vie Ouvrière*, le bulletin des instituteurs *l'Ecole Emancipée*, la revue *l'Avenir International*, le journal *La Plèbe*, de Fernand Després; *La Vague*, de Pierre Brizon; *Le Populaire* hebdomadaire, etc. *La Sentinelle*, de La Chaux-de-Fonds, passait la frontière par intermittence. Entre les congrès de Strasbourg et de Tours, *L'Humanité* insérait mes articles et ceux de Lorient à titre de tribune libre.

Au sujet des paysans, on peut citer Lénine : « Les camarades français objectent que leurs paysans sont actuellement hostiles. En Russie, les paysans n'avaient pas d'opinion ». Voilà qui est clair.

Q. — *Pourriez-vous, par quelques anecdotes, retracer l'atmosphère de la S.F.I.O. entre 1917 et 1920 face à la « Grande lueur venue de l'Est » ? L'évolution des dirigeants de la S.F.I.O. qui les amènera à participer à la création du P.C.F. Notamment celle de Marcel Cachin et Ludovic Frossard ? (3).*

B.S. — L'atmosphère du Parti socialiste, entre 1917 et 1920, était trouble, saturée de sentiments et de pensées contradictoires créant un grand désarroi. Pendant des années, les socialistes avaient ressassé le mot d'ordre : « Plutôt l'insurrection que la guerre ! » Les congrès socialistes faisaient obligation aux partis socialistes de renverser le régime capitaliste, en cas de guerre. Là-dessus, la guerre éclate et, partout, les socialistes obéissent à l'ordre de mobilisation, leurs députés votent les crédits de guerre dans les parlements respectifs et, dans les deux camps, on proclame « l'union sacrée ». C'était de quoi y perdre son latin.

Et pour la première fois, cette révolution si longtemps rêvée, dont on avait tant parlé, véritable raison d'être pour les socialistes, cette révolution éclate enfin dans l'immense empire de Russie, mais en pleine guerre. La « Grande lueur à l'Est » fascinait tous les esprits. Au début, personne ne discernait plusieurs révolutions dans une. L'expression « la révolution russe », pendant des mois, fut *l'alpha* et *l'omega* de tous les raisonnements. Il a bien fallu déchanter après Octobre.

On a tort d'accoler les noms de Cachin et de Frossard sous prétexte qu'ils ont été momentanément associés par les circonstances. Ce sont deux cas différents. Cachin n'a pas réellement évolué, c'était un caméléon qui s'adaptait à chaque situation donnée. Il s'était conduit d'une manière infâme envers Jaurès, au début du siècle. Pendant la guerre, « social-chauvin » par excellence, comme disait Lénine, il avait apporté à Mussolini et au fascisme des fonds secrets du gouvernement français. En 1920, sa volte-face en faveur du communisme, alors qu'auparavant il avait couvert d'outrages Lénine et Trotski, s'explique uniquement par son désir de rester di-

(3) Frossard ne se prénommaient pas Ludovic, mais Louis-Oscar. Pourquoi « Ludovic » ? C'est une plaisanterie de Victor Méric, qui fit fortune.

recteur (nominal) de *l'Humanité*. Rien d'autre. Pour la même raison, il a ensuite approuvé servilement tous les crimes, les pires atrocités de Staline. Ses anciens amis ne le désignaient pas autrement que comme « ce vieux traître ». Pendant la dernière guerre, il a désavoué la résistance, il s'est conduit comme un lâche, ce qu'on ne saurait lui reprocher car personne ne sait comment se comporter à sa place. Mais le comble de l'ignominie, c'est que son parti domestiqué par Staline fasse de ce misérable fantoche un héros digne de l'admiration des foules. Cela prouve que ce parti n'a absolument pas changé : il ne change que de langage pour mieux tromper le corps électoral.

Quant à Frossard, il n'en va pas de même. Son désir de demeurer secrétaire du Parti, alors évident, était légitime. Il n'admettait pas les 21 conditions, et s'il a contresigné ma motion, c'est précisément parce que les 21 conditions n'y figurent pas. Il espérait que le dogmatisme des bolchéviks s'atténuerait avec le temps. Quand il perdit cette illusion, il quitta le Parti, et c'était normal.

Lénine et Cie n'avaient que mépris pour Cachin, mais pas pour Frossard qui se tint dignement à Moscou. Ils étaient par principe hostiles aux « centristes » et considéraient Frossard comme tel. S'ils ont manœuvré pour accepter l'un et l'autre dans la nouvelle Internationale, c'est parce que Loriot, Monatte et moi, les trois secrétaires du Comité de la 3^e Internationale, étions en prison et que l'on s'attendait, à tort d'ailleurs, à de lourdes condamnations. Il n'y avait alors personne pour nous remplacer. On se résigna à garder Cachin et Frossard à titre de compromis, en attendant une occasion ultérieure d'épurer le Parti. Personne ne pouvait prévoir la fin de Lénine et ce qui s'ensuivit.

Q. — *Comment avez-vous appris la prise du Palais d'Hiver ? Quelle a été votre réaction immédiate ?*

B.S. — Lors du coup de force d'Octobre, j'étais rédacteur au *Journal du Peuple*, socialiste, internationaliste, pacifiste. Journal éclectique, très libre, quelque peu bohème, accueillant des opinions et nuances variées. Dans l'ensemble, nous approuvions les bolchéviks parce qu'ils préconisaient des pourparlers de paix. Nous étions contre le « jusqu'aboutisme » parce que la guerre jusqu'au bout signifiait : jusqu'à la conquête de Constantinople par la Russie, en vertu de traités secrets. Lé-

**Le prochain numéro d'EST ET OUEST
paraîtra le Mardi 20 Décembre 1977**

nine publiait et déchirait les traités secrets. Nous préconisions d'arrêter la tuerie, sans renoncer à la défense nationale, et envisagions comme possible une paix sans vainqueurs ni vaincus, et sans indemnités de guerre, pour sauver des milliers de vies humaines.

Dans le tumulte de la tragédie européenne, le fracas confus des événements, la confusion des renseignements, le caractère tendancieux des propagandes, il n'était guère possible de se prononcer en bonne connaissance de cause. Il a fallu du recul pour mettre de l'ordre dans les idées, pour mieux s'informer, pour analyser les faits réels.

C'est ainsi que la dissolution de l'Assemblée Constituante, comme le coup d'Octobre, nous a semblé une péripétie de guerre civile entre cent autres, et son importance n'a été pleinement appréciée que *post factum*. Seul parmi nous, Rappoport a poussé des cris d'indignation. Cela s'explique par son origine russe et sa connaissance vécue des aspirations de la Russie civilisée depuis près d'un siècle. Il avait déjà, en 1914, jugé très sévèrement Lénine comme « Tsar social-démocrate » capable d'embrasser la Révolution russe jusqu'à l'étouffer. La liquidation de la Constituante le mit hors de lui : « La garde rouge de Lénine-Trotsky vient de fusiller Karl Marx », écrivit-il : « C'est du blanquisme à la sauce tartare ! Le suicide de la Révolution ». Par la suite, il s'accommoda du fait accompli (4). Quant à moi, je ne compris pleinement la portée de cet acte impardonnable qu'en étudiant rétrospectivement, après la mort de Lénine et mon exclusion, la période écoulée depuis la guerre. N'oublions pas que j'avais 19 ans au début des hostilités. Et ces choses-là ne sont pas enseignées à l'école (5).

B. SOUVARINE.

(4) Pour racheter son hostilité passée, Rappoport souscrivit à tous les crimes de Staline jusques et non-compris le procès de Boukharine, en 1938, qu'il ne put supporter. Il rompit alors avec le Parti, disant à ses amis : « Je veux mourir honnête homme ». Pendant la guerre, Anatole de Monzie le fit héberger dans le Lot, pour le soustraire aux atrocités hitlériennes.

(5) La question relative au Palais d'Hiver n'appelle pas de réponse, car il s'agit là d'une péripétie minime, consécutive à l'occupation méthodique de la capitale par les forces du Comité militaire révolutionnaire aux ordres de Trotsky. Cet épisode, démesurément grossi par une littérature de bas étage et par le cinéma, n'a fait que mettre le point final au coup de force. Le Palais d'Hiver n'était défendu que par un bataillon féminin ; l'assaut coûta six morts aux assaillants, commandés par Antonov-Ovsénko (celui-ci assassiné plus tard par décision de Staline). Le croiseur *Avrora* ne tira qu'un seul coup de canon à blanc, à titre de signal adressé aux bateaux embossés sur la Néva.